
JEAN-MARIE
CALVET
Histoires policières
d'Occitanie
Les Presses Littéraires

HISTOIRES POLICIÈRES D'OCCITANIE

Retrouvez tous nos titres de la collection
Crimes et châtiments sur
www.lespresseslitteraires.com

Photo de couverture :
© Sornwut Tubtawee - Dreamstime.com

ISBN : 979-10-310-0560-7
© Jean-Marie Calvet – Les Presses Littéraires, 2019

JEAN-MARIE CALVET

HISTOIRES POLICIÈRES D'OCCITANIE

Les Presses Littéraires

Les *flics* (*), sont les témoins quotidiens de la folie humaine, en cela ils sont terriblement seuls.

Maxime Chattam
(In tenebris)

(*) *flics* au sens large, policiers nationaux, municipaux, gendarmes.

Table des matières

09 - Ariège - Deux égale trois 11
09 - Ariège - Le héros faisait du marché noir 23
11 - Aude - La femme du bûcheron
Mil neuf cent trente huit 35
11 - Aude - Tour d'abandon et droit de cuissage 43
12 - Aveyron - Bon appétit ! 69
12 - Aveyron - Le corbeau et le … corbeau 81
30 - Gard - La vengeance est un plat qui … 91
30 - Gard - Le Kanun 105
31 - Haute-Garonne - C'est l'heure de mon train ... 115
31 - Haute-Garonne - Le vieux flic zélé 123
32 - Gers - Cochon qui s'en dédit 133
32 - Gers - Le veuf et Redback spider 143
46 - Lot - Histoire d'eau 151
46 - Lot - Le meurtre impossible 157
48 - Lozère - Le caveau familial 167
48 - Lozère - Le gendarme qui était presque
en retraite. 179
65 - Hautes-Pyrénées - Un drôle de témoin 189
65 - Hautes-Pyrénées - Vraie ou fausse évasion ? 195

66 - Pyrénées-Orientales.....203
66 - Pyrénées-Orientales - Un bien brave curé.....205
66 - Pyrénées-Orientales - Les pétrifiés.....215
81 - Tarn - L'œuvre d'art.....231
81 - Tarn - Pandore.....243
82 - Tarn-et-Garonne - Le chat.....251
82- Tarn-et-Garonne - La bien-aimée.....259

09 - Ariège
Deux égale trois

Il était tout juste huit heures cinq ce matin du premier septembre deux mille huit, lorsque la sonnerie du téléphone de la brigade de recherches de Foix, retentit. Fanny posa sa tasse de café et décrocha :

– La BR, chef Bourgeois, à qui ai-je l'honneur ?

– Bourgeois, c'est le capitaine, la brigade d'Axles-Thermes se retrouve avec un cadavre sur les bras, nous y allons immédiatement.

– J'arrive, répondit le chef Bourgeois dont c'était le tour de permanence O.P.J (officier de police judiciaire), à la brigade de recherches, puisqu'elle venait juste de rentrer après trois semaines de congés estivaux.

– Et bien, voilà de quoi me remettre rapidement dans le bain », songea-t-elle en rejoignant le capitaine devant les garages de la caserne sise allée de Villote.

Fanny n'était pas mécontente qu'une affaire qui pouvait s'avérait grave, survienne dès son retour. Il faut dire que le taux de délinquance de ce département était l'un des plus bas de la région, réduisant le travail de l'unité où elle servait à sa plus simple expression, à savoir petits trafics de cannabis et cambriolages. Les belles affaires criminelles étaient plutôt réservées à ses collègues toulousains. La Haute-Garonne, le département où elle était affectée avant d'être promue au grade de maréchal-des-logis-chef avec une mutation en Ariège. Ses collègues toulousains, le soir de son pot de départ, histoire de la taquiner, lui avaient dressé un tableau peu reluisant de son futur département :

– Tu sais Fanny, l'ariégeois est par nature bourru et farouche. Il n'apprécie pas du tout que les citadins (les toulousains en particulier) viennent visiter, ou pire encore viennent s'installer chez lui. L'ariégeois pense en effet que le seul objectif du toulousain est de lui chaparder ses champignons et ses truites. Il nous surnomme les doryphores car nous sommes trop envahissants à son goût. Fais bien attention où tu stationneras ta voiture, et surtout change rapidement tes plaques d'immatriculation, car crever les quatre pneus des véhicules qui ne sont pas immatriculés en « 09 », est devenu un sport national là-bas »

Le Chef bourgeois avait bien rigolé aux plaisanteries de ses camarades, mais plus tard, elle s'était

rendue compte qu'il y avait un fond de vérité dans leurs propos.

– Ce n'est pas étonnant qu'ils aient changé leur slogan « Ariège Terre Courage », qui présentait ce département comme un endroit rude, hostile et sauvage, par le slogan « Ariège, les Pyrénées avec un grand A », beaucoup plus civilisé, avait alors pensé la toulousaine.

La voiture du capitaine se fraya un passage au klaxon bitonal alors que son gyrophare bleu tournait comme un beau diable. Il faut dire que la route nationale vingt qui conduisait en principauté d'Andorre, était très fréquentée en cette période de l'année.

En cours de route, le commandant de Compagnie l'informa que le P.S.I.G, (peloton de surveillance et d'intervention) était déjà sur place pour renforcer la brigade locale chargée du *gel des lieux,* autrement dit, de délimiter un vaste périmètre autour du cadavre pour en empêcher l'accès à quiconque. Le but était de protéger la scène de crime avant l'arrivée des spécialistes en police technique et scientifique venant de Toulouse, qui en principe devaient être assez rapidement sur place. Toute intrusion en effet pouvait polluer le site en rajoutant des traces inutiles voire même en faisant disparaître des indices très importants. Dès leur arrivée, le capitaine et la maréchal-des-logis-chef purent constater

que les lieux avaient été excellemment protégés par les gendarmes de la brigade territoriale et par ceux du PSIG qui avaient agi en véritables professionnels. Le cadavre avait été découvert à sept heures par l'une des rares personnes, une dame âgée, qui empruntait cette ruelle située dans un quartier très calme de la petite ville thermale. Il s'agissait du corps d'un homme reposant sur le dos.

– En décubitus dorsal, laissa échapper Fanny qui avait effectué de nombreuses levées de corps en compagnie de médecins légistes haut-garonnais.

D'ailleurs, avant même les explications des envoyés de l'institut de médecine légale de Toulouse, ce qui était arrivé à la victime était visible à l'œil nu.

La chemise blanche du défunt était en effet souillée par une tache rouge foncé au niveau du cœur. Le vêtement et la poitrine du cadavre étaient troués par ce qui était très vraisemblablement l'orifice d'entrée d'un projectile tiré par une arme à feu.

Plus tard, après le passage de l'armada de techniciens et de spécialistes en tous genres, force était de constater que la scène de crime ne livrerait pas le moindre indice aux enquêteurs. Une seule chose était certaine, l'homme avait été tué ailleurs et son corps transporté jusqu'à l'endroit où il avait été découvert puisque la quantité de sang découverte sur la scène de crime était négligeable. La personne qui l'avait tué ou celle qui l'avait transporté, à moins

qu'il ne s'agisse de la même, avait pris toutes les précautions pour ne rien laisser sur les lieux.

Pas la moindre trace, pas d'empreintes, pas de sécrétion, pas de poils, absolument rien qui puisse orienter les investigations.

Pour la chef Bourgeois, l'enquête ne se présentait pas très bien. La victime, un certain Paul Fassat, menait une vie des plus rangées. Il était marié depuis quinze ans mais le couple n'avait pas eu d'enfant. Sa femme, très choquée, avait été bourrée de sédatifs par le médecin de famille. Paul Fassat, agent immobilier, possédait un patrimoine très important et était même assujetti à l'impôt sur les grandes fortunes en raison du nombre d'immeubles et de maisons qu'il possédait dans la ville d'Ax-les-Thermes et dans toutes les stations de ski environnantes. Patron de plusieurs agences de vente et de location, ainsi que de cabinets de promoteur, dans les années soixante dix lors de l'engouement des citadins pour les sports d'hiver et leur démocratisation, il avait bâti un empire.

Son épouse, née Bariol Nadine, qui dans des temps très anciens, avait été sa secrétaire, était la seule héritière.

– A qui profite le crime ? déclara Fanny Bourgeois à l'un de ses collègues.

– A la veuve, c'est une certitude, rétorqua le gendarme.

Pourtant des nombreuses vérifications qui furent effectuées par les enquêteurs, il ressortait que madame Fassat n'avait pas d'amant connu, à moins qu'il ne s'agisse de la femme la plus discrète de la terre, pas plus que le défunt n'avait de maîtresse. Pour toutes les personnes interrogées, monsieur Fassat n'était passionné que par son travail. L'ensemble des connaissances du couple était formel, les époux Fassat vivaient en parfaite harmonie.

– Je ne pense pas qu'il faille chercher de côté-là, déclara Fanny Bourgeois.

Seules deux choses étaient certaines, Paul Fassat avait été assassiné la veille dans la soirée et le crime avait été commis à l'aide d'une arme de calibre vingt deux long rifle comme l'attestait la balle retrouvée dans son cœur. L'absence de douille sur les lieux indiquait, soit que l'auteur avait utilisé une arme qui n'éjectait pas automatiquement les étuis (revolver, carabine), soit qu'il avait été tué ailleurs comme l'avait diagnostiqué le légiste.

L'Ariège et la petite ville cossue d'Ax-les-Thermes, se retrouvaient donc avec un homicide, chose qui était déjà assez rare, mais en plus une affaire qui semblait vraiment compliquée. Il s'agissait d'ailleurs du seul meurtre sans mobile apparent du Département, et ce, depuis des années.

Alors que Fanny Bourgeois de la B.R de Foix remuait ciel et terre pour démêler l'écheveau consti-

tué par l'affaire Fassat, moins de vingt quatre heures après la découverte du corps sans vie de l'agent immobilier, les gendarmes de la brigade de Saverdun étaient à leur tour appelés sur les lieux de la découverte d'un cadavre.

Les techniques d'investigation ne changent pas d'une compagnie de Gendarmerie à l'autre, et comme la veille à Ax-les-Thermes sur le territoire de la compagnie de Foix, les gendarmes de Saverdun, rattachés à la compagnie de Pamiers, avaient mis tout en œuvre pour que la scène de crime soit passée au peigne fin. Comme leurs collègues de la station thermale d'Ax, ils durent se rendre à l'évidence : le crime avait été perpétré ailleurs, il ne s'agissait, comme l'on dit dans le jargon judiciaire, que d'une scène de crime secondaire, la principale restait à découvrir. Comme à Ax, le meurtrier n'avait laissé absolument aucune trace. L'homme était décédé suite aux dégâts provoqués par une balle tirée directement dans son cœur.

En raison des similitudes qui existaient entre les deux meurtres, rapidement, Fanny Bourgeois de la brigade de recherches de Foix et l'adjudant Jean Canot de celle de Pamiers, se rencontrèrent. Paul Fassat découvert mort à Ax-les-Thermes et Benoît Merlot découvert mort à Saverdun, étaient des hommes mariés sans enfant qui laissaient derrière eux d'importants patrimoines immobiliers dont

héritaient directement leurs épouses. Tous les deux avaient été victimes d'une balle en plein cœur et les lieux de découverte des corps ne recelaient aucune trace permettant d'orienter les recherches.

Dans les deux cas, il n'y avait pas un seul indice laissant présumer qu'il puisse s'agir d'une affaire passionnelle voire d'une affaire d'héritage. D'autre part aucun lien ne semblait relier les deux dossiers. Les deux balles extraites des cœurs des victimes avaient été tirées par deux armes différentes.

Pourtant, Fanny Bourgeois en était persuadée, personne n'assassinait sans motif et les mobiles tournaient toujours autour des mêmes thèmes, le but mercantile, le dépit amoureux ou la folie. Il n'y avait aucun psychopathe dans l'entourage des deux millionnaires, il ne restait donc que l'argent et le dépit amoureux.

– Je vais faire confiance à l'intuition féminine. Quelle est ta théorie ? questionna l'adjudant Canot.

– As-tu déjà vu le film d'Alfred Hitchcock, « L'inconnu du nord-Express », qui soit-dit en passant, est un véritable chef d'œuvre ?

– Oui, il me semble, mais j'ai oublié les détails.

– C'est simple, le maître du suspense avait imaginé une théorie selon laquelle deux personnes complices s'entraidaient. Chacune tuait le gêneur de l'autre. Un échange de meurtres. Bien évidement chacune avait un alibi en béton au moment où était

perpétré le meurtre de la personne qui la gênait.

– Oui, l'histoire me revient maintenant… Donc à ton avis, Madame Merlot a tué Paul Fassat au moment où Nadine Fassat se trouvait à deux cents kilomètres de l'Ariège, en visite chez sa sœur. Ensuite, Nadine Fassat aurait tué Benoît Merlot alors que l'épouse de ce dernier se trouvait à Toulouse chez sa mère.

– C'est ce que je pense effectivement.

Fanny Bourgeois fouilla donc dans la vie des deux veuves. Rien ne permettait d'établir que les deux femmes se fréquentaient encore, même si l'enquêtrice d'Ax-les-Thermes avait découvert qu'elles étaient toutes les deux d'anciennes élèves de l'abbaye-école royale militaire de Sorèze dans le Tarn[1], à une centaine de kilomètres de Foix. Les deux femmes furent obligées de reconnaître qu'elles avaient effectivement effectué toute leur scolarité ensemble, de la sixième jusqu'au Bac, mais elles précisèrent cependant qu'elles s'étaient perdues de vue depuis très longtemps. Aucune des deux d'ailleurs n'était adhérente aux diverses associations d'anciens élèves de cette école.

Malheureusement pour les enquêteurs les choses n'étaient pas simples du tout. En effet, même si madame veuve Merlot et madame veuve Fassat

1. Un établissement catholique très strict qui datait de l'an 753 et qui a été fermé en 1991

s'étaient connues des années auparavant, il était impossible de les soupçonner d'avoir plagié le scénario de « L'inconnu du Nord-Express », puisque toutes les deux avaient des alibis en béton pour les jours des deux meurtres. Aucune n'avait été en mesure de tuer son propre mari ou celui de son ancienne compagne de pensionnat. Les investigations étaient revenues à la case départ.

Le chef Bourgeois et l'adjudant Canot n'avaient pas progressé d'un iota dans leurs enquêtes. Certes ces deux meurtres avaient avant tout profité aux deux veuves. Mais qui avait tué ? Et surtout, pourquoi ? La gendarmerie ariégeoise n'avait pas de réponse à ces questions et se retrouvait bel et bien en échec, ce que ne manqua pas de souligner le quotidien *La Dépêche du Midi* largement diffusé dans ce département.

Plusieurs années après, ces deux homicides étaient restés de véritables mystères. Mesdames Fassat et Merlot, qui s'étaient constituées partie civile de manière à voir accès au dossier, avaient cessé d'interroger leurs avocats. Fanny ne perdait pas de vue les deux femmes soupçonnées au départ, mais elle était bien obligée de se rendre à l'évidence, aucune des deux héritières n'avait refait sa vie. Aucun amant caché n'était ressorti d'un placard malgré le temps passé.

Fanny Bourgeois, nommée adjudante avait été mutée à la section de recherches de Toulouse, où

croulant sous le poids des dossiers, elle avait oublié les meurtres de messieurs Fassat et Merlot. De son côté, Jean Canot, nommé adjudant-chef, n'était même plus sur le terrain.

Il était désormais affecté au Centre Opérationnel de Foix, et lui aussi avait pratiquement oublié les meurtres d'Ax-les-Thermes et de Saverdun.

En ce mois d'août, il faisait une chaleur étouffante sur la capitale catalane de Barcelone. Heureusement, l'intérieur de la brasserie de l'aéroport « Barcelone-El-Prat » était climatisé. Bariol Nadine veuve Fassat, qui n'avait rien perdu de ses atours, était assise dans un coin discret, les yeux dissimulés derrière de grandes lunettes noires. Quelques minutes après, Isabelle Merlot, bronzée à souhait, magnifique dans sa robe légère, traversa la salle sous les regards libidineux des hommes, pour rejoindre la table de son amie.

– De Toulouse, je suis allée à l'aéroport Adolfo-Suarez de Madrid-Barajas, puis j'ai pris un autre vol jusqu'ici.

– Parfait. Elle ne devrait plus tarder, le vol en provenance d'Alicante-Elche a été annoncé.

Un petit quart d'heure après, une troisième femme fit son entrée dans la brasserie et vint s'installer à la table des deux veuves.

– Ton téléphone ne va pas tarder à sonner, Es-

telle. La Police va t'annoncer le meurtre de ton mari commis à Toulouse pendant ton voyage à Alicante. Nadine et moi avons pris toutes les précautions, du travail aussi propre que celui que tu as effectué avec nos deux *cons* de maris dans notre beau département de l'Ariège.

Les trois femmes levèrent leurs cocktails de jus de fruits :

– À la nôtre les filles ! Aux anciennes de l'école royale Sorèze…

09 - Ariège
Le héros faisait du marché noir

Aujourd'hui, Bonac-Irazein est situé dans le parc naturel régional des Pyrénées ariégeoises. Environ cent quarante habitants, mais plus de résidences secondaires que de principales. Un lieu de villégiature très apprécié pour son calme et son air pur par beaucoup de personnes des grandes agglomérations qui aiment y venir pour se reposer.

Les époux Blanchard de Toulouse étaient heureux. Le notaire de Saint-Girons venait de leur remettre les clefs de leur nouvelle maison. Le couple était tombé amoureux de Bonac-Irazein depuis déjà longtemps, et cette belle maison en pierres apparentes et aux menuiseries en bois naturel du pays, leur convenait à merveille, avec en plus son jardin où était implantée une grande grange. Yves Blanchard imaginait déjà la spacieuse pièce à vivre pour l'été qu'il allait construire dans la grange qui surplombait la vallée du Biros.

Le nouveau bonacois songeait également aux randonnées qu'il allait pouvoir effectuer du côté de l'ancienne mine de la Mail de Bulard, dite « *la mangeuse d'hommes* », qui était la plus haute d'Europe à 2 350 mètres d'altitude et qui, à l'époque était exploitée dans des conditions extrêmes. Elle constituait l'un des monuments les plus spectaculaires d'Ariège, dangereux d'accès avec ses baraquements haut perchés. Historien à ses heures, Michel Blanchard avait bien l'intention d'étudier le site et, pourquoi pas, d'en tirer un ouvrage. Les sentiers de montagne conduisant directement vers l'Espagne toute proche et empruntés par les républicains qui fuyaient le régime de Franco, l'intéressaient également et il désirait partir à leur découverte.

Pour l'heure, aidé par son fils, il s'attaqua à la fameuse grange. Une semaine complète semblait nécessaire pour la vider de tout le bric-à-brac qu'elle contenait. Des objets inutiles, sans la moindre valeur, entassés pendant des décennies par l'ancien occupant des lieux aujourd'hui dans une maison de retraite à Foix. L'intéressé, surnommé le père Anselme, atteint de la maladie d'Alzheimer, avait signé sans même s'en rendre compte, les documents nécessaires à la vente de sa propriété qui lui étaient présentés par sa fille. Probablement que bien avant d'être frappé par la maladie d'Alzheimer, le père Anselme était atteint de syllogomanie, vu le véri-

table capharnaüm qu'était devenue sa grange dans laquelle il avait accumulé un nombre incroyable d'objets plus hétéroclites les uns que les autres, à un point tel, qu'il était impossible d'entrer à l'intérieur de cette dépendance pourtant de bonne dimension.

– Nous n'en verrons jamais le bout, déclara le fils Blanchard.

– Mais si, on distingue presque le mur du fond, rétorqua son père.

Après des journées d'efforts intensifs, la famille Blanchard était parvenue à vider la grange. Elle y avait consacré presque toute la durée des congés estivaux.

– Il me semble que le mur du fond est bien épais, non ?

– Tu as raison fiston, c'était peut-être une manière de faire à l'époque. Ce mur soutenait peut-être l'ensemble de la grange.

– J'en doute, on dirait qu'il a été carrément doublé à grand renfort de pierres et de mortier. Par rapport à l'autre côté, la partie intérieure de ce mur a été bâclée, c'est nettement visible.

– De toute façon, nous allons tout simplement enlever ces pierres une par une et nous les réutiliserons pour monter le mur de devant. Comme la toiture sera beaucoup plus légère que celle d'origine, nous n'avons nullement besoin d'un mur porteur double.

– « Y'a-plus-qu'à »… Marteau, burin, brouette et au boulot !

Les Blanchard père et fils ne travaillèrent pas bien longtemps sur le mur du fond de leur grange. Après seulement quelques coups de burin puis de pioche, ils découvrirent le squelette complet d'un homme qui reposait dans l'espace étroit entre le mur d'origine et le mur qui semblait avoir été rajouté.

– Vous ne touchez plus à rien, nous arrivons, ordonna le gendarme de Saint-Girons contacté téléphoniquement par madame Blanchard.

La propriété qui rendait si heureux la famille toulousaine était désormais envahie par toute une cohorte de gendarmes, dont ceux de l'identification criminelle vêtus de leur combinaison blanche.

Il ne restait rien autour du squelette, pas le moindre vêtement. Dans cette cavité aménagée que les anthropologues auraient appelée le pourrissoir, les jus libérés par la putréfaction du cadavre avaient achevé depuis longtemps leur œuvre destructrice. D'ailleurs, un spécialiste de « l'anthropologie de terrain », de l'institut de recherches criminelles de la gendarmerie, était en route pour l'Ariège.

Les vêtements avaient très certainement pourri en même temps que les tissus humains et que d'éventuelles pièces d'identité, si tant est que le défunt les avait dans sa poche au moment du décès.

Selon le légiste qui s'était déplacé depuis Tou-

louse, les os seraient vieux de plus de cinquante ans, néanmoins, il s'en remettait à l'anthropologue judiciaire pour une datation plus affinée.

Inutile de préciser qu'en Ariège, cette découverte faisait grand bruit. Autochtones et touristes s'interrogeaient en même temps que les gendarmes : Assassinat récent ? Guerre 1939-45 ? Histoire plus ancienne ? Du côté de l'enquête, les premières analyses de l'Institut de recherche criminelle tendaient à confirmer que les os dataient d'une période comprise entre cinquante et soixante-dix ans. Le procureur de la République, face aux journalistes, éloignait l'hypothèse du crime récent compte tenu évidemment de l'âge des os, mais également en tenant compte du fait qu'il n'y avait pas de disparition récente enregistrée, pas plus qu'il n'y avait de crime non-élucidé récent, dans le secteur concerné. Les quelques anciens bonacois interrogés par les gendarmes, n'avaient aucun souvenir d'un disparu dans le village ou aux alentours.

Les premières constatations lors de la levée du corps laissaient apparaître plusieurs fractures dont trois au visage, (plancher orbital, maxillaires supérieur et inférieur). Des dents auraient été brisées. Trois côtes étaient également cassées.

Pour les gendarmes il n'y avait aucun doute. Les fractures et la dissimulation du cadavre laissaient présumer qu'il y avait eu meurtre.